

Du travail social à la psychanalyse

Joseph Rouzel

Collection *Psychanalyse*

Les éditions
du Champ social

*La collection Psychanalyse est dirigée
par
Joseph Rouzel*

Du même auteur :

« Les obstacles à l'écriture », in J.-L. Martinet et coll., *Les éducateurs aujourd'hui*, éd. Dunod, 1993.

Parole d'éduc. Éducateur spécialisé au quotidien, éd. Érès, 1995.

Ethnologie du feu. Guérisons populaires et mythologie chrétienne, éd. L'Harmattan, 1996.

Le travail d'éducateur spécialisé. Éthique et pratique, éd. Dunod, 1997 (2^e édition augmentée en 2000).

« Sortir du trou bleu », in C. Gardou et coll., *Les professionnels auprès des personnes handicapées*, éd. Érès, 1997.

Le quotidien dans les pratiques sociales, éd. Théétète, 1998.

L'acte éducatif. Clinique de l'éducation spécialisée, éd. Érès, 1998.

« Le temps du sujet », in *Les usagers de l'action sociale*, éd. L'Harmattan, 2000.

La pratique des écrits professionnels en éducation spécialisée, éd. Dunod, 2000.

« Monsieur le juge je vous fais une lettre... », in *Écrire au juge*, éd. Dunod, 2001.

Collection *Psychanalyse*

Joseph Rouzel

*Du travail social
à la psychanalyse*

*À Thérèse et Yves Alix,
aux amis suisses, Christine et Michel Jordan, et Alain Pilet,
pour leur persistance.*

« Ainsi qu'un voyageur qui retourne la tête
Vers les horizons bleus dépassés le matin. »

André Breton, *Flagrant délit*

Prolégomènes

Dans son introduction à l'œuvre de Marcel Mauss, Claude Lévi-Strauss insiste sur « la nécessité » d'appréhender l'objet dans sa totalité, « c'est-à-dire du dehors comme une chose, mais comme une chose dont fait cependant partie intégrante l'appréhension subjective (consciente et inconsciente) ». Quant à Freud il affirmait que sa vie n'avait d'intérêt qu'en lien avec l'histoire de la psychanalyse. Si j'en viens dans cet ouvrage à parler de moi, c'est donc bien dans le sens de ces illustres prédécesseurs.

Pour ma part ma rencontre avec la psychanalyse, dans sa pratique et son discours, est une vieille histoire qui, petit à petit, au fil des ans, s'est mêlée à ma propre histoire. Autant que je me souviens, la première fois que je suis tombé sur le mot psychanalyse, c'est en fouillant chez un bouquiniste que je visitais régulièrement. Je devais avoir 15/16 ans. Je sortais de plusieurs années passées à étudier et me former chez les moines. Ces bons pères jugèrent au bout de cinq ans de séminaire que je n'avais pas la vocation. Ce qui fut une bonne chose pour moi, puisque du coup je suis sorti du séminaire avec le plus vif désir de savoir quelle était alors ma véritable vocation, ce à quoi j'étais appelé, si j'en crois l'étymologie du mot. À l'âge de 9 ans j'avais été trouver le prêtre qui faisait le prêche, un lazariste qui avait passé 22 ans en Chine, puis en avait été chassé par Mao. Ce personnage étrange avait ébloui l'enfant que j'étais. Nous habitions alors avec mes parents un camp de baraquements, comme il s'en est construit tant après guerre, en Bretagne. La rencontre avec ce

personnage étrange m'a ouvert la voie de la culture. À la sortie de la neuvaine, j'ai été trouver ce prêtre et lui ai demandé de me prendre avec lui. Les raisons invoquées étaient religieuses, mais je savais au fond de moi, je l'ai réalisé dans l'après-coup, que le départ pour le monastère représentait une chance unique d'étudier, de découvrir le monde et d'échapper à la misère. Les moines, tous missionnaires qui revenaient des quatre coins de la planète m'ont transmis leur passion pour l'étude, même dans les domaines les plus obscurs. Ils m'ont appris, comme j'allais le découvrir dans le travail analytique, que la pulsion épistémophilique, comme dit Freud, est enracinée au cœur de l'homme. Mais aussi qu'elle se déploie sous transfert : c'est par amour pour les autres que l'on se met à aimer ce qu'ils aiment, étudier par exemple. Chercher à résoudre l'énigme du vivant et de notre présence sur terre, voilà dans quelle inquiétude s'enracine toute recherche. Pour ces moines la recherche s'inscrivait dans une démarche spirituelle que je n'ai pas adoptée, mais l'essentiel de la question m'est demeurée vive. Chercher c'est toujours, parfois par des chemins bien détournés, tenter de répondre à la question de notre être au monde. La psychanalyse, qui fonde l'être comme essentiellement manquant, m'a aidé à réaliser que cette recherche n'a pas de fin. Si « je est un autre » pour reprendre la formule de Rimbaud dans sa lettre dite du « voyant », on comprend que c'est à ce degré d'implication que s'enracine tout travail d'écriture. Rencontrer cet autre-là, se confronter à l'altérité, à l'étranger, au cœur le plus intime de soi-même, voilà qui fonde l'engagement qui est le mien à la fois dans le champ de la psychanalyse, et dans la recherche en travail social.

Ce premier livre sur lequel je suis tombé ce jour-là était signé de Freud et portait le titre de *Psychopathologie de la vie quotidienne*, paru en format de poche dans la Petite Bibliothèque Payot. Le terme de « psychopathologie » sentait son grec que j'avais étudié passionnément chez les moines, et je le décomposais sans problème en « maladie de l'âme », ce qui eut pour effet

de le faire basculer pour moi, dans le vocabulaire médical. C'est un terme, isolé, que j'aurai repoussé comme tel. Mais l'expression de « vie quotidienne », je ne sais pourquoi, emporta d'emblée mon intérêt. Une fois ouvert le livre, je suis allé de découverte en découverte. J'assistais en quelque sorte à des « retrouvailles » avec ma propre pensée que j'avais tant de mal à mettre en mots et en ordre dans ma vie d'adolescent. Ainsi donc les oublis avaient un sens, les trébuchements de la langue (*lapsus linguae*) ou de la plume (*lapsus calami*), les chiffres pris soi-disant au hasard, les actes manqués, les rêves, les accidents, les rencontres, les douleurs, les maux, les affres du corps et de l'âme, tous ces petits riens qui émaillent la vie de tous les jours, ces petits ratés et ratages, étaient autant de brèches qui s'ouvraient sur un autre monde, une Autre Scène, comme le dira Freud. Ce livre me parlait d'un savoir présent en moi que je ne connaissais pas, un savoir insu, inouï, inconscient, qui gouvernait mes faits et gestes, mes pensées, mes sentiments, voire mes perceptions. Si les moines m'avaient ouvert un autre monde, divin celui là, qui ne m'avait guère convaincu, je découvrais là dans un simple livre un autre monde, tel Colomb s'embarquant pour les Indes Occidentales, découvrant l'Amérique, mais à ma mesure. Depuis tout jeune déjà la création poétique que je pratiquais m'avait entrouvert les portes de cet infra-monde, monde où, comme l'écrivait Joë Bousquet « l'homme épouse son destin ». Peu de temps après j'ai fait un bout de chemin avec le groupe surréaliste de Rennes, auprès de personnes comme Dominique Legrand ou Annie Lebrun qui m'ont conforté dans ma recherche tâtonnante, où l'ascèse poétique se mêlait à la quête de l'absolu. Si « Lâchez tout » était le mot d'ordre des surréalistes proposé par Breton, cette désertion avait bien pour objet de découvrir « la vraie vie ».

« Le moi n'est pas maître en la demeure » phrase célèbre et ô combien scandaleuse de Freud, prononcée à l'encontre d'un être qui s'autoproclamait « libre », fut la première sentence du lexique

freudien que je retins. Bien sûr, passée l'étape de la découverte, de la surprise, je n'eus de cesse de vérifier auprès de mes amis, mes connaissances fraîchement, mais aussi faussement, acquises : on n'apprend pas la psychanalyse dans les livres ! Finalement je rabattais la démarche analytique sur le modèle de l'inquisition policière, pratiquant allégrement ce que j'appris par la suite à reconnaître comme « analyse sauvage ». La psychanalyse dans sa pratique obéit à des règles qu'il allait me falloir découvrir.

Les années qui suivirent furent des années de grande révolte, d'errances géographiques et mentales, de dérive intellectuelle et politique, mais aussi d'exploration des savoirs et des connaissances hors des sentiers battus. À partir du moment où je suis sorti de chez les moines, je n'ai pratiquement plus jamais mis les pieds à l'école. J'avais quitté mes parents. Je voyageais, j'écrivais de la poésie, je lisais, j'étudiais à ma façon, des domaines « inutiles » : l'alchimie, l'astrologie, l'occultisme, la *kabbale*... Je fréquentais différents groupes où se forgeait une pensée subversive et ouverte sur d'autres horizons que le bonheur béat que nous promettait la société de consommation : le groupe surréaliste, mais aussi, en 66/67, l'Internationale situationniste qui allait devenir le creuset de la pensée révolutionnaire. J'étais également affilié à un obscur mouvement de libération de la Bretagne : je publiais des poèmes dans *Ar Vro*, « la revue des Bretons intelligents » (*sic*). J'aimais la vie à en mourir. Mai 68 comme pour beaucoup de mes amis brisa l'élan de cette révolte. Et à la douce révolution de mai succédèrent les retours de bâton : il fallait rentrer dans le rang. En juin je passais le bac en candidat libre et rencontrais la pensée du thaumaturge Georges Ivanovitch Gurdjieff. Certains de mes amis s'étaient suicidés, d'autres avaient rejoint les rangs du terrorisme révolutionnaire, ou enfin la plupart, plus banalement, s'étaient rangés. Avec quelques-uns, je passais de la révolte à la « révolution intérieure ». Je partis pour l'Inde, sans projet de retour. J'y restais un an, accompagné de ma première épouse. En Inde, je cherchais

ma voie, comme on dit. Je cherchais, au-delà des apparences et des phénomènes que l'on me décrivait comme « la réalité », un autre monde qui donne un sens à ma vie. Un monde que la rencontre du texte freudien et la poésie surréaliste m'avaient fait entrevoir sans que j'en connaisse les chemins d'accès. C'est par la voie aride de l'ascèse mystique que je me suis engagé sur ce chemin. La pratique du Vipassana, sorte de yoga pratiqué dans le bouddhisme du Petit Véhicule, sous la houlette du maître Anagarika Munindra, m'ouvrit ces « portes de la perception » dont parlait Aldous Huxley. Les exercices permanents de méditation visaient, à partir de trois postures corporelles élémentaires : marcher, être assis, être allongé, une surconscience des moindres gestes et perceptions (respirer, penser, écouter battre son cœur etc.). Cette ascèse m'a vite amené à un état de déréalisation, de déconstruction des perceptions ordinaires. Ce qui me fit toucher du doigt à quel point les représentations du monde, des autres et de soi, les cœnesthésies psychiques et perceptives, sont tramées de réseaux culturels : des peaux d'oignon qui enveloppent le vide de l'être et revêtent telle ou telle couleur et caractéristique, selon la culture de naissance. Ce que nous nommons le monde est fabriqué d'assemblages de mots, non seulement tirés de la culture qui nous a vu naître, mais surtout intimement liés à la façon de chaque sujet de les bricoler. Le monde de chacun, sa réalité, relève alors d'un choix subjectif inconscient. Plusieurs mois de ce rythme d'enfer me laissèrent épuisé. Ce maître avait longtemps exercé comme haut fonctionnaire au Ministère de la Culture à New Delhi, et avait acquis une grande ouverture culturelle à la fois orientale et occidentale, ce qui nous donnait l'occasion de discussions très riches notamment sur la poésie. Me voyant vidé, un beau jour il me fit appeler et m'expliqua, un peu comme l'avait fait le supérieur du monastère de mon enfance, que je n'étais pas fait pour la voie bouddhiste.

— Il faut retourner chez toi et chercher tes sources dans ta propre culture. Tu sais il y a beaucoup de maîtres bouddhistes en

Occident, mais les gens ne le savent pas.

— Ah Bon... Et qui ?

— Lewis Carroll, par exemple.

Et il partit d'un grand rire dont il avait le secret.

De retour en France, j'étais un peu perdu. Un an avait passé. J'avais raté des épisodes de l'histoire. La grande joie de mai 68 était étouffée : il fallait bien vivre. J'ai passé un an dans un CES comme pion. Je faisais quelques incursions à la fac de Brest pour des cours en lettres classiques, mais le cœur n'y était pas. Ceci n'avait aucun sens. J'ai décidé une fois de plus de suivre des chemins de traverse. À cette époque commença à se développer un peu partout en France et en Europe ce que l'histoire a retenu comme « retour à la terre » ou « communautés neo-rurales ». Pour mes compagnons et moi-même, je crois qu'il s'agissait plus de retour aux sources, retour à nos propres ressources existentielles. Nous sommes partis, ma première épouse et moi-même, accompagnés d'un groupe d'amis, pour ce que nous désignions vaguement comme « le sud ». Avant d'entreprendre notre installation, dans une petite vallée non loin de Carcassonne, chacun, outre ses connaissances et passions intellectuelles qu'il emportait avec lui, avait appris un métier : menuisier, apiculteur, berger... Notre idée était de construire des îlots de résistance, des havres de paix et d'invention, contre une société dont nous rejetions les valeurs. Dans cette aventure contre-culturelle la référence à la psychanalyse était pour moi une pierre de touche qui permettait à chacun de se révéler à soi-même, de mettre à jour son propre désir dans la parole. Les palabres, ou veillées, où chacun essayait de parler vrai, étaient de mise dans cette communauté. C'est dans ces années que j'expérimentais certaines pratiques dérivées de la psychanalyse. Cette parole circulant au gré des associations de chacun, avait quelque chose de fascinant et d'un peu effrayant, en ce qu'elle livrait au grand jour l'intimité de chacun.

Pendant 10 ans j'approfondis cette pratique « sauvage » de l'analyse. Je fis la connaissance à cette époque d'élèves de Jacques

Lacan qui avaient systématisé cette pratique de groupe. Je fis route avec eux pendant plusieurs années. Nous organisions des « séminaires » dans toute la France, et pratiquions, à la lumière de la théorie freudienne et lacanienne, ce parler vrai. À peu près mille personnes sont passées alors par ce genre d'enseignement dont j'assurai le secrétariat et l'organisation avec un réseau d'amis, dans une ferme du Gers où je m'étais installé. La lecture parfois difficile des œuvres de Freud et de Lacan, m'aidait parallèlement à construire les coordonnées de cette pratique.

Au bout de cette aventure communautaire, je rencontrai une autre femme qui vint s'installer avec moi, en Ariège, puis dans la ferme du Gers où nous avons monté, parallèlement aux séminaires, un lieu d'accueil que nous fîmes agréer par la suite comme « ferme thérapeutique ». Nous y recevions des jeunes en grande difficulté psychique et sociale : toxicomanes, délinquants, psychotiques... C'est la psychanalyse qui me servit de cadre de référence, pour repérer ce qui arrivait à ces jeunes et ce qui nous affectait de partager tous les jours avec eux notre quotidien. Dans la foulée de Lacan, dont la lecture me ravit au début par son style que je rapprochais à la fois de la poésie surréaliste et des déclarations alambiquées des tracts situationnistes, je découvris des auteurs comme Françoise Dolto, Denis Vasse ou Maud Mannoni, qui avait ouvert à Bonneuil, près de Paris, un centre dont nous nous sentions très proches. Après cinq années de cette vie commune avec ces jeunes en grande souffrance, je décidai d'apprendre un métier dans le social et de vivre en ville. Suivirent trois années d'études pour devenir éducateur spécialisé. Après quoi j'ai occupé divers postes dans ce secteur. C'est au cours de ces années que j'ai entrepris une analyse et travaillé, comme éducateur, à partir de cette approche, avec des enfants, des adolescents ou des adultes en difficulté. Vers la fin de l'analyse, j'entamai une réflexion dans ces groupes de travail nommés « cartels ». J'ai ainsi pu prendre la mesure de l'incidence de la psychanalyse, dans sa pratique, sa technique et son discours.

Si j'ai intitulé cet ouvrage « Du travail social à la psychanalyse », c'est que l'expression s'entend comme un cheminement aussi mais aussi comme un passage. C'est un point de rupture. Rupture et continuité : telle est la dialectique que met en tension ce qui suit. J'ai longtemps exercé dans le champ de l'éducation spéciale, en franc-tireur d'abord, je l'ai dit, et comme salarié ensuite. Toutes ces années ont été jalonnées par mon avancée sur le terrain de la psychanalyse, et m'ont amené récemment à soutenir pour d'autres la place d'analyste.

Entre travail social et psychanalyse, il y a eu des aller-retours. Le travail de la cure venant questionner l'engagement professionnel dans l'éducation spécialisée. Au fil des ans, c'est un déplacement qui s'est opéré. J'en suis venu à proposer, dans mes ouvrages et mon enseignement de formateur en travail social, place que j'ai occupée peu à peu dans la poursuite et la transmission du métier d'éducateur, une lecture du travail éducatif à partir de mon expérience et des concepts que je tirais de la psychanalyse. En effet lorsque j'ai entamé une réflexion sur la nature de l'acte éducatif, j'ai été choqué de voir le morcellement épistémique qui bordait ce champ, le transformant en un champ de ruines conceptuelles. Le vocabulaire des éducateurs constitué de bric et de broc, à partir d'une formation en miettes de savoirs, m'est d'abord apparu comme une salade russe indigeste et en tout cas inutilisable pour rendre compte de la pratique. Le point d'appui de la psychanalyse m'a permis de recentrer l'intervention sociale autour d'une position clinique dont l'exigence éthique constitue le noyau dur. C'est ce que j'ai nommé à la suite de Jacques Lacan : « Une clinique du sujet. » Les travailleurs sociaux n'ont pas vraiment tiré les conséquences de cette évidence de base : l'être humain est un être parlant et c'est dans des paroles échangées entre humains que s'ancre avant tout le travail dit social. Dans la pratique analytique, comme la pratique sociale, la place du langage est centrale. Si le travailleur social a plus à faire à la personne dont il est chargé d'accompagner l'insertion dans

la société, il ne peut négliger pour autant le sujet, objet exclusif de la psychanalyse. Le sujet est produit par et dans la parole. C'est donc un mode d'insertion jamais achevé dans le social. Parlêtre, sujet de l'inconscient, voilà deux concepts, avec celui de transfert, que j'ai tenté de faire résonner dans le champ social. Voilà pour la continuité entre travail social et travail analytique.

La rupture maintenant. Depuis quelques années, je suis engagé à une place d'analyste. En parallèle avec la transmission du métier d'éducateur, dans une fonction de formateur en travail social. Voilà bien deux champs où réalité sociale et réalité psychique sont distinctes. La psychanalyse relève d'un travail sur le fantasme du sujet et sa possible traversée; le travail social vise l'insertion de la personne dans une place socialement vivable pour elle. C'est donc à partir de ce déplacement que j'interroge aujourd'hui la question sociale et ses dits « travailleurs ». Mais tenir ainsi le pari d'une extension de la psychanalyse, partant de son enracinement dans la clinique de la cure, ne va pas sans difficulté. Le risque est grand de verser la psychanalyse au compte d'une vision du monde de plus. Or nous avertit Freud, la psychanalyse n'est pas une *weltanschauung*. La tâche incombe à chaque sujet de construire la sienne. La fonction de la psychanalyse dans le champ social est plutôt de maintenir vive l'arête des questions sur le désir des travailleurs sociaux et de le mettre au travail, levant au passage un certain nombre de lièvres sur l'aide sociale, l'accompagnement, l'assistance... La psychanalyse que Freud compte, comme la politique et l'éducation, au rang des métiers impossibles, bute dans le travail social sur cette maladie infantile : la volonté farouche de faire le bien des autres. En mettant l'accent sur le sujet, le discours analytique empêche que la pratique sociale ne se referme sur des processus de normalisation, de mise au pas, de réification. Du côté du sujet elle oblige à prendre en compte les modalités de jouissance de chacun.

Le travail social n'existe pas, puisqu'il n'y a pas d'Autre absolu qui puisse rendre compte de l'existence d'un sujet, puisqu'il n'y

a ni Dieu, ni Maître qui puisse débarrasser l'être humain de l'épreuve de cette foirade constitutive qui se révèle dans la confrontation à la mort et à la sexualité. Nul ne peut faire le salut de qui que ce soit. Si le travail dit social n'existe pas, le social, c'est-à-dire la façon que l'on a de se supporter les uns les autres pour vivre ensemble, nous concerne chacun au plus haut point. Sur ce social en marche, jamais achevé, jamais en harmonie, toujours tiraillé de malaises, nous avons tous notre mot à dire.

On ne trouvera pas ici un exposé linéaire d'une pensée. J'avance en boitillant : boiter n'est pas pécher, nous dit la Bible, c'est même la marque de l'humaine condition. Ce que le lecteur va lire ici relève de l'art du fragment que se plaisait à célébrer Roland Barthes. Le fragment n'est pas le morcellement. Il appelle à une composition, à la manière des peintres pointillistes, touche par touche. Pour considérer le tableau, il faut ensuite prendre un certain recul, trouver la bonne distance. Ce qui se dévoile alors ne fait pas un ensemble, mais quelque chose que l'on se met à voir parce que... ça nous regarde. La pensée avance ici au pas de l'homme en marche, c'est-à-dire pas très droit, avec beaucoup d'aller-retour, beaucoup de chausse-trappes et de voies sans issue. « L'homme en marche » est le titre célèbre d'une série de sculptures de Giacometti. À Pierre Dumayet qui dans un entretien le pressait de dire ce qui le faisait recommencer sans cesse l'exécution de cette œuvre, Giacometti répondit : « J'essaie de comprendre pourquoi ça rate toujours. » Ratages et ratures, telle est l'essence de l'écriture. L'objet que vise cette écriture de la pratique, dans sa version de clinique sociale ou psychanalytique, ne cesse d'échapper. Tenter d'en faire le tour ne donne pas une prise sur la pratique, contrairement à ce que pensent certains bercés par les sirènes du pragmatisme ambiant, cela permet juste de l'apprivoiser, c'est-à-dire de la supporter.